

Symptômes

Marie-Andrée Lamontagne

Numéro 243, hiver 2013

Nouveaux enjeux de l'édition

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68458ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, M.-A. (2013). Symptômes. *Spirale*, (243), 44–46.

Périodiquement, le milieu littéraire s'agite. Faut-il s'étonner qu'il en soit autrement ? La littérature n'est-elle pas en prise directe sur la vie ? Des clivages esthétiques, sociaux ou politiques délimitent les contours de l'une et l'autre, mais les familles d'individus ainsi formées n'en cohabitent pas moins de manière cohérente, même dans l'affrontement, à partir d'un certain nombre de traits, d'opinions ou de pratiques faisant consensus. C'est compter sans les sujets très sensibles qui, combinés à la forme pamphlétaire, font littéralement entrer le milieu littéraire, puisqu'il s'agit de lui, en convulsion.

Le phénomène fut encore observé récemment à Paris. Il a commencé dans les jours suivant la parution aux Éditions Pierre-Guillaume de Roux, le 21 août 2012, de trois courts ouvrages de l'écrivain français Richard Millet (*Intérieur avec deux femmes*, *De l'antiracisme comme terreur littéraire*, *Langue fantôme*, suivi de *Éloge littéraire d'Anders Breivik*). Il est allé crescendo pendant la première quinzaine de septembre. Comptes rendus assassins dans la presse littéraire, puis généraliste, lettres aux journaux, plateaux de télévision houleux, sorties indignées d'écrivains et d'intellectuels, portraits à charge de l'auteur, pétition d'écrivains, emballage médiatique confinant au délire : tout l'arsenal de la mise à mort sociale, le poison et le couteau mis à part, fut utilisé. Non sans effets. Tout en continuant d'y être écrivain et éditeur, Richard Millet, sous la pression des auteurs de la maison, a dû quitter le comité de lecture de Gallimard, lieu éditorial aussi prestigieux qu'important de la scène — la bien-nommée — littéraire française.

Des trois ouvrages publiés, seule la seconde et brève partie de l'un d'entre eux enflamma les esprits et fut l'objet de commentaires virulents. *Éloge littéraire d'Anders Breivik*. Comment ose-t-il ? L'écrivain eut beau rappeler qu'il avait publié à dessein ces trois livres simultanément et que le lecteur devait tenir compte de ce fait pour en juger, il ne fut pas plus écouté que Franz Kafka exigeant, par disposition testamentaire, qu'on brûle ses manuscrits après sa mort. C'est uniquement quand il écrit que la volonté de l'auteur est exécutoire. Après c'est trop tard. Le livre publié certes lui appartient encore, contrairement à un certain lieu commun romantique, mais il devient aussi la chose de tous. Et ce « tous » est légion, diversement informé et instruit, sûr de son fait, forcément bavard, comme l'exige la spirale médiatique, quand la littérature est silence, doute, mise à l'écart, plongée en soi, brouillage du temps, ce dont le premier mouvement de la lecture devrait être le reflet s'il veut nourrir avec le plus de justesse possible le second, qui est commentaire.

Lus d'affilée, ces trois livres, qui s'inscrivent dans une œuvre qui compte plus d'une cinquantaine de titres, que j'aurai pour la plupart lus eux aussi, à mesure de leur parution, sont la chambre d'échos d'un sombre constat formulé dans certains ouvrages précédents, propos ici repris et triturés comme on agace une plaie. La littérature n'est plus. La postlittérature lui a succédé sous les espèces d'un « prêt-à-porter romanesque international » qui n'a rien à voir, pourrais-je ajouter, avec la *Weltliteratur* chère à Goethe. Le roman, qui a phagocyté tous les genres littéraires, a la faveur des écrivains qui le prostituent, poursuit Millet. Prisé des foules, pratiqué par le tout-venant de la plume, déversé par charretées successives sur les tables des nouveautés des libraires, le roman est en train de faire mourir la littérature. Qui plus est, ce roman dévoyé qui emprunte la forme du livre n'est qu'un avatar du « romanesque » qui prolifère au cinéma, dans les jeux vidéo, dans l'actualité obscène.

Le nombre n'est pas ici le plus redoutable fléau. À travers la littérature, c'est la langue qui est attaquée et menacée de destruction, et, à travers elle, estime Richard Millet, la civilisation, l'essence même des sociétés en cause. Les langues, oui, mais la langue française au premier chef, qui agonise sous les coups de butoir de la « sous-culture américaine » et ceux que lui portent avec un zèle empressé les « indigènes », en l'occurrence ceux des Français heureux d'en finir avec l'identité, l'histoire et la culture françaises, en se faisant les chantres d'un métissage extatique, dont la critique est aussitôt neutralisée par l'injure suprême : raciste.

Oscillant entre des considérations littéraires et sociales, se refusant à les séparer, et pour cause, ces trois essais de Richard Millet, en dépit de leur dimension pamphlétaire, tiennent aussi de la déploration : c'est l'autre, dans toute sa singularité, qui disparaît dans la soupe métissée ; c'est le « sentiment du lointain » qu'abolit la mondialisation ; c'est l'ordre vertical de la langue, sa profondeur, que rejettent dorénavant les esprits qui lui préfèrent un babil ignorant. Si la littérature française compte maintenant pour peu à l'échelle mondiale, si la France « n'est plus qu'une république bananière de la littérature », c'est bien, estime l'auteur, parce que la langue française s'est perdue, sous les effets conjugués du roman américain contemporain (à ne pas confondre avec ses plus hauts accomplissements, précise-t-il) et la présence, en Europe, de populations immigrées extra-européennes, qui répugnent, estime-t-il aussi, à s'intégrer aux cultures nationales avec lesquelles elles ne partagent pas ou trop peu de références sur le plan de la mémoire, de l'histoire, de la culture.

Dès lors, l'écrivain qui refuse avec horreur de s'abandonner à la postlittérature n'a d'autre choix que d'entrer en guerre — contre le faux, les certitudes des bien-pensants, les consensus, l'inconscience de la société qui causera sa perte identitaire. Ses armes : la retraite volontaire, le refus de communiquer, au sens galvaudé du terme, le style, constitutif de la littérature, et l'acte de nommer, oui, nommer, y compris l'injustifiable.

Telles sont, grossièrement résumées, les idées défendues dans ces trois ouvrages, dont *Éloge littéraire d'Anders Breivik* devient une illustration supplémentaire, singularisée sans doute en raison de la monstruosité de l'acte. Faut-il rappeler qu'Anders Breivik est ce jeune Norvégien qui, le 22 juillet 2011, après avoir fait exploser une bombe dans le centre d'Oslo, en faisant huit morts, a massacré soixante-neuf personnes, des jeunes gens pour la plupart, réunis sur l'île d'Utoya, au cours d'une université d'été ? L'auteur rappelle les faits dans son essai. Faut-il condamner cet acte ? L'auteur le fait sans détour à deux reprises. Breivik fut déclaré fou par les experts, ce qui discrédite d'emblée son propos. Faut-il en faire autant et s'interdire de voir en lui un symptôme ? Richard Millet s'y refuse. Il s'empare de la figure du misérable pseudo-justicier pour y lire les signes du malaise, voire du marasme civilisateur où sont plongées les sociétés européennes. L'objet de l'étude est d'autant plus complexe à saisir que l'acte meurtrier ne visait pas des immigrés, comme le fait remarquer l'auteur, mais des jeunes travailleurs désireux de construire une Norvège tolérante, ouverte, tous vœux au cœur de la doxa de gauche. C'est cette entreprise de délitement, à l'œuvre en tous lieux jusqu'à mener au mépris de soi, qui, analyse l'auteur, a ouvert un gouffre identitaire chez un individu cassé, fragile, néanmoins sain d'esprit. Breivik, ajoute-t-il, semble d'ailleurs avoir pris les devants du silence auquel la société aurait pu vouloir réduire son message en balançant au préalable sur le Net un compendium illisible et maladroit de 1500 pages, fatras d'une série de copier-coller tirés de Wikipédia, cependant çà et là « *non dénué d'intérêt* », et censé éclairer son passage à l'acte.

C'est alors que le titre apparaît dans toute son ironie. Éloge littéraire de Breivik ? Mais de quel écrivain s'agit-il ? De quelle littérature ? N'est-ce pas l'hydre postlittéraire qui l'a remplacée, comme Millet l'a écrit plus tôt ? N'est-ce pas, rappelle-t-il aussi, le terroriste italien Cesare Battisti qui de nos jours, pour avoir publié quelques romans policiers, est sacré, lui, écrivain, tout terroriste qu'il soit, et cela sans états d'âme, par une gauche qui envoie ses journaux l'interviewer au Brésil où il s'est réfugié ? Et puis, comment ne pas voir l'accablante différence de nature qui, à inquiétudes identitaires égales, demeure entre un Mishima qui se donne rituellement la mort, tout en demeurant l'écrivain qu'il est, et un Breivik, auteur d'un massacre qui, même mené dans « *la perfection de l'écriture au fusil d'assaut* » se situe « *au-delà du justifiable* » et ne peut aspirer à davantage ? Notre époque a les écrivains qu'elle peut.

L'amère ironie du titre aura donc échappé à la foule de commentateurs indignés lancée aux troussees de Richard Millet,

et tout autant les précautions oratoires auxquelles il se livre à quelques reprises dans ces trois ouvrages : emploi du conditionnel (« *Au moment d'entreprendre ce qui pourrait être un Éloge littéraire d'Anders Behring Breivik...* »), mise en garde au lecteur (« *toute généralité suscite ses exceptions* »), recours à son double littéraire (« *Je reconnais Pascal Bugeaud !* », s'exclame une brave Néerlandaise dans *Intérieur...*). Pourquoi ? Sans doute en raison de la monstruosité des actes commis par Breivik et qui font écran. L'homme est un monstre, la cause est entendue, et tout autre propos à son sujet ne peut être reçu que comme une tentative d'éluder la portée de ses gestes.

Mais sans doute aussi le style est-il devenu tout aussi difficile à goûter que l'ironie à détecter, et l'usage de la période que fait Millet, celle-ci tout en incises, relatives et ramifications, alors qu'elle manipule des explosifs et assène des idées coup-de-poing, a-t-elle été aussi un facteur d'incompréhension. Du coup, la réception faite à ces trois ouvrages, ignorance pour deux d'entre eux, fixation indignée sur une partie du troisième tandis que son auteur est voué aux gémonies, en dit long sur ce que sont devenues la lecture et la littérature à notre époque. C'est d'ailleurs l'une des idées maîtresses de *Langue fantôme* que la « *narratique* » qui tient lieu de narration dans presque tous les romans qui paraissent de nos jours soit devenue l'aune à laquelle sont jugées les œuvres, et cela au détriment du style, souvent réduit à des effets de manches à quoi s'appliquent les tâcherons ou dont se gaussent les ignorants. Ce ne sont pas là uniquement obsessions d'écrivain. On aura beau détester violemment Richard Millet et balayer du revers de la main l'opuscule ayant fait l'objet du lynchage médiatique, le discrédit qui frappe le style, pourtant constitutif de toute œuvre littéraire digne de ce nom, demeure régulièrement observable dans le monde de l'édition tel qu'il va. C'est ainsi que la lecture des trois derniers ouvrages de Millet peut au moins servir à s'interroger sur des pratiques révélatrices que tout éditeur, sous tous les cieus, sait réelles.

Combien de livres réécrits en secret par les éditeurs ? Combien d'enchères qui montent, à la foire du livre de Francfort ou dans d'autres lieux où se négocient les droits, sur des ouvrages qui n'ont pas été lus par ceux qui veulent en acquérir les droits, ouvrages qui n'apparaissent qu'auréolés d'un *buzz* habilement mis en place par les agents ou les éditeurs, quand ils ne sont même pas encore écrits et leurs droits acquis sur la base d'un synopsis ou d'une réputation médiatique ? La lecture, parlons-en. Combien difficile est-elle devenue aujourd'hui, dans l'emploi du temps d'un éditeur où, entre réunions, paperasses, coups de fil et rendez-vous, elle n'est tout simplement pas prise en compte dans le déroulement de la journée ? Moyennant quoi, c'est à l'arraché que les plus consciencieux d'entre eux arrivent à lire les manuscrits qu'ils refuseront ou qu'ils publieront. Pour le reste, la pratique de l'écramage est la règle (l'anglais dit précisément *to skim*), et il revient aux fantassins que sont les réviseurs linguistiques de rendre présentables ces manuscrits que des généraux-éditeurs bousculés auront souvent acceptés à la légère, sans que le

texte soit au point, ou encore pour des raisons extra-littéraires (notoriété, sujets dans l'air du temps ou sulfureux, confidences de stars, récits de rédemption, etc. — pour s'en tenir à la littérature dite de fiction).

Que s'est-il passé pour que le style soit devenu suspect ou jugé non significatif, quand il n'est pas simplement un frein à la traduction? C'est que la bête est foncièrement injuste, antidémocratique et qu'elle ne s'apprend pas, encore moins dans les cours de *creative writing*, qui prolifèrent dans les universités nord-américaines, comme une réponse, affirment certains (notamment le directeur du Writing Studio Program au Banff Centre, Greg Hollingshead, dans le quotidien *The Globe & Mail*, mardi 22 octobre 2012), à l'aridité théorique d'études littéraires qui ont perdu de vue le plaisir du texte. C'est que le style est avant tout le résultat d'un talent à faire fructifier par la lecture, d'un don, osons le mot, semblable au sens que l'on donnait à la grâce au XVII^e siècle, quand on se disputait en Sorbonne sur sa nature et sa portée, et qu'on pouvait être embastillé pour y avoir trop cru.

S'adonner à l'écriture, seul, dans le cadre d'ateliers littéraires dans les écoles, les maisons de retraite ou les prisons, peut être un loisir agréable et bénéfique pour l'individu et s'inscrire à bon droit dans une politique de médiation culturelle. La pratique fera-t-elle de vous un écrivain? Trop de gens encore le croient, à en juger par les vagues de manuscrits appliqués ou brouillons qui s'engouffrent dans la boîte aux lettres des maisons d'édition et la faveur, décuplée par le Net, dont jouit l'autoédition. Si de nos jours, chacun peut être créatif, comme le veut la doxa managériale et psycho-pop, et que chacun, grâce en soient rendues à l'école obligatoire, peut plus ou moins tracer des lettres, pourquoi tous ceux qui en rêvent ne pourraient-ils pas être écrivains, il va de soi à succès? Par conséquent, c'est bien du diable que d'aussi légitimes aspirations soient entravées par l'encombrante question du style et les réponses embarrassantes qu'elle oblige à y apporter.

AUX ANTIPODES

Verticalité. Don. Élection. Solitude. Ascèse. Soumission à la loi de la langue. Mémoire. Sang. Ces mots, qui appartiennent à la littérature dans sa plus haute acception, telle que la conçoit Richard Millet et quelques autres écrivains de même trempe, sont aux antipodes du fonctionnement du monde éditorial. Par conséquent, les idées du citoyen français Richard Millet sur l'immigration ou sur l'état de la France auront servi de détonateur à une relégation en partie voulue par l'écrivain. Sur l'identité occidentale, celui-ci défend une vision radicalement pessimiste qui devrait pourtant appeler autre chose qu'une réplique vertueuse sur le « vivre ensemble », à un moment où la France, à gauche comme à droite, est forcée de prendre à bras-le-corps le problème de l'intégration. Mise au ban n'est pas débat. S'il avait eu lieu et s'agissant de l'état de la langue française, on aurait pu objecter à Richard Millet que, pour ce qui est du Québec, une immigration qualifiée d'expression française, y compris extra-européenne (africaine ou

maghrébine), est une chance à saisir, tant en raison du nombre de locuteurs que celle du niveau de maîtrise atteint, lequel devrait faire réfléchir plus d'un Québécois de souche — et en embarrasse déjà plusieurs dès lors qu'est souvent lacunaire, approximatif et déconstruit le français parlé et écrit au Québec, y compris chez ces prescripteurs que sont les enseignants et les médias. Quant au milieu littéraire, on a vu, pétitions et hallali sonné à l'appui, que ses mœurs sont irréprochables. S'agissant de la littérature, que la question esthétique est au centre des préoccupations des hordes d'écrivains qui, maintenant comme à l'époque de Willy ou de Scarron, occupent bruyamment le devant de la scène. Il n'y a donc pas lieu d'y revenir, n'est-ce pas? Sur le plan institutionnel, cependant, on aurait pu objecter à Richard Millet qu'il est salutaire, pour l'écrivain, de faire place nette autour de lui quand il écrit, voire de vomir ses contemporains sous le coup de la colère et de la douleur. Mais que l'éditeur, qui se double d'un lecteur, doit pouvoir élargir la palette de ses goûts et dégoûts, tout en laissant agir des repères farouchement préservés. C'est cet exercice de haute voltige, mû par la volonté de séparer l'écrivain et l'éditeur, que Richard Millet a cru pouvoir mener jusqu'ici. En réalité, au-delà d'un certain degré dans le dégoût, il n'est praticable que dans la solitude de la chambre. Dans l'espace public, les deux rôles sont condamnés à se juxtaposer avec plus ou moins de bonheur, quelque soin qu'ait mis l'auteur à cloisonner les deux activités professionnelles. Du coup, le voilà sommé de choisir ses allégeances, le désir de vengeance des méprisés ayant également compté, on s'en doute, dans l'ampleur de la vindicte. En somme, les trois essais de Richard Millet auront été une occasion ratée de discuter de propos qui visent souvent juste — au sens guerrier du terme —, le messenger ayant été condamné sans appel.

Verticalité, don, élection, solitude, ascèse, soumission à la loi de la langue, mémoire, sang, ai-je écrit. Ce vocabulaire n'est pas uniquement incompatible avec le monde éditorial. Il est devenu inintelligible à notre temps démocratique, follement libéré et qui trouve un ersatz de résistance dans la posture du rebelle, déclinée en tous lieux, ce qui n'empêche pas notre temps d'être en proie, comme toutes les époques, à la violence et au chaos. L'expression « notre temps » est encore trop floue. Elle échoue à rendre compte du rapport improbable qu'induit la lecture lorsqu'elle entre en résonance avec la littérature. C'est pourquoi la réception faite aux trois essais de Richard Millet, dans sa virulence, son emballement, sa fixation sur une seule partie des trois ouvrages et sa cécité volontaire sur le reste, son indignation claironnée d'une seule voix, ses commentaires qui partent en vrille sur d'autres commentaires jusqu'à perdre de vue l'objet initial, ses outrances allant, comble de l'humour noir involontaire, jusqu'à prêter à l'auteur le désir de militer pour l'attribution à Breivik du prix Goncourt des lycéens, cette réception devient à son tour un symptôme : celui d'un monde de plus en plus éloigné de la littérature.

Tant pis pour lui. Elle, comme la joie, demeure. †